

de tous les troubles de la passion ; elle considérait sa jeunesse comme finie ; elle n'était plus qu'une mère pour Aliette. Si elle témoignait au jeune homme une sincère amitié, c'est quelle pensait que ces conseils lui seraient utiles pour franchir, sans s'y déchirer, les broussailles épineuses qui se dressent sous les pas de la jeunesse.

A la Chênair on recevait habituellement dans le grand salon, une pièce grave et froide avec ses lourdes draperies, ses meubles de velours rouge. Mais, pour Jean, s'ouvrait le petit salon de Berthe, aux teintes de couleurs douces, harmonieusement fondues. Des fleurs artistement groupées ornaient des vases de forme élégante. Les objets étaient en petit nombre mais choisis avec goût. Tout annonçait, jusque dans les moindres détails, le culte intelligent du beau. La large fenêtre ouvrait sur le balcon, et les roses envoyaient, par bouffées, leur parfum. Près de cette fenêtre se trouvait une table devant laquelle Mme de Bliville s'occupait à enluminer d'or, d'azur et de pourpre les feuillets d'un missel. En face, c'était le piano, où, le soir, quand descendait le crépuscule, elle aimait à jouer tous ces vieux airs qui nous viennent sous les doigts comme un écho des souvenirs éveillés.

Jean s'était choisi une place dans cet abri de l'étude et de la paix, un pouf bas, très rapproché du balcon, d'où il aimait à regarder la jeune veuve peindre ; car, pour lui, elle ne suspendait plus son travail.

Elle était belle en ornant son missel ; sa pose était gracieuse ; elle méditait un instant, la flamme de l'inspiration animait son regard, et cette flamme lui donnait vingt ans. De ses manchettes de toile sortait un poignet veiné de bleu, et sa main, très blanche et très souple, semblait jouer avec le pinceau. Elle allait des godets de pourpre ou d'azur au parchemin du missel, et donnait vie à des saintes portant leurs palmes, à des moines austères sous le capuchon de bure, à des fleurs si délicates qu'elles semblaient écloses au paradis, Mme de Bliville retraçait, sur ce missel, toute l'histoire de ce Mont-Saint-Michel qu'elle avait là sous les yeux. Une admirable dont elle ne se lassait jamais. Que de retours dans les légendes du passé ! Que de rêveries à travers les anciens âges ! Cet autrefois avait fini par prendre, dans son cerveau, la forme de la réalité, et il se retrouvait palpable, ému, sur les pages de vélin.

Un jour, lassé d'albuminer, elle dit à Jean :

"Puisque vous le désirez, nous allons feuilleter le missel."

Admirer le missel ! quelle joie pour le poète ! Radieux, il prit place près de Mme de Bliville, et leurs deux têtes s'inclinèrent sur les mêmes images. La main légèrement tremblante du jeune homme tournait les feuillets, et si, parfois, celle de Berthe involontairement venait à l'effleurer, cette main à peine appuyée sur la sienne lui causait un trouble inexprimable. Ses yeux alors se levaient timides et doux sur le regard calme, profond et sérieux ; puis, craignant de dire leur secret,

vite ils retombaient sur l'o., sur le vieil argent et sur la pourpre du missel.

Mme de Bliville relatait les légendes normandes, et sa voix, semblait-il à Jean, se modulait en ces réflexions de tendresse murmurante et berçante dont une mère enveloppe son enfant. L'aimait-il comme une amie ? L'aimait-il d'un amour filial, très ardent, très dévoué ? Il n'aurait su dire. Mais ce qui était certain, c'est qu'il l'aimait bien. Sans le savoir, sans même s'en douter, elle lui avait pris tout son cœur.

A sa première page, le missel représentait une forêt immense, chênes géants que jamais ne frappait la cognée ; verdure compacte, plus pressée que les flots ; lianes s'enlaçant aux arbres et formant des arcades, des portiques, et, sous ses hautes futaies, des oiseaux inconnus de nos jours, des chanteurs merveilleux saluaient les aurores primitives.

Ici Jean tourna la seconde page et regarda, très ému, la touchante légende du berger Amel et de sa femme Penhor.

Légende si connue et si souvent redite sur
[la côte normande]

L'eau tombait en torrents, en cascades ; elle ruisselait ; elle imbibait les terres ; elle grossissait les rivières ; elle faisait déborder les étangs. De tous côtés, la forêt immense des premiers âges était assaillie : d'instant en instant les flots gagnaient sur les arbres. Les racines étaient englouties ; puis les troncs disparurent, puis les belles cimes vertes..... Plus rien maintenant qu'un grand lac gris de cendres. Mais, au-dessus de ces eaux profondes, apparaissait une banderole bleue elle flottait au vent. C'était le pan de la robe d'un petit enfant..... Et, dans l'infini du ciel, debout sur une nuée lumineuse, la vierge Marie, une branche de lis à la main, disait à deux archanges :

"Allez..... volez au-dessus du lac. L'enfant à la robe bleue porte mes couleurs, il ne doit pas périr. Volez ! volez !"

Ouvrant alors leurs ailes, les archanges s'élançèrent. Mais en vain ils attirèrent à eux l'étoffe flottante, restait englouti. Compatissante, la vierge Marie envoya du renfort. Aux archanges elles adjoignit deux chérubins, et bientôt apparut une tête blonde.

"Petit Raoul, dirent les envoyés célestes, tu es bien PESANT.

— Oui répondit-il, c'est que ma mère Penhor m'a pris sur ses épaules pour me FAIRE DURER."

Et du haut de sa nuée lumineuse, voyant l'effort impuissant des archanges et des chérubins :

"Allez, dit la vierge Marie à deux séraphins, allez ! Volez à l'aide."

Ils s'envolèrent, et, bientôt, Penhor apparut.

"Ah ! Penhor, lui dirent-ils, vous êtes bien PESANTE.

— Oui, répondit-elle, c'est que mon mari Amel est monté sur la cime d'un arbre ; puis il m'a prise sur ses épaules pour me FAIRE DURER.

"Volez, volez, dit encore la vierge Marie à deux Principautés."

Et les Archanges, les Chérubins,

les Séraphins, et les Principautés, unissant leurs efforts, soulevèrent la GRAPPE DE COEURS. De leurs ailes réunies ils formèrent un char de triomphe, puis, au ciel, ils emportèrent le père, la mère et l'enfant ; car là, près de Dieu, dit la légende, sera toujours la place de la famille vraie ici-bas. GRAPPE DE COEURS sur la terre, GRAPPE DE COEURS au ciel !

Les yeux de Jean étaient humides. Dieu bénit l'union sur la terre. Il ne veut donc pas qu'un cœur soit solitaire. Il récompense le sacrifice, le dévouement. Oh ! comme lui aussi, s'il eût été Amel, eût volontiers pris Berthe sur ses épaules pour la FAIRE DURER !

Une autre page fut tournée.

Les siècles s'étaient écoulés et la main de Dieu avait de nouveau changé le décor.

Plus de forêt, plus de lac ; mais une grève infinie, sans limites.

Sous les sables amoncelés, les chênes sont tous couchés, noircis, pétrifiés. Il faut creuser bien avant pour en trouver un vestige ; et, sur le sable, le soleil brûle ; des milliards de petites coquilles s'entr'ouvrent et aspirent la vie, la mer, de douze heures en douze heures, vient leur apporter les sels féconds, deux rivières coulent paisibles sur les marnes ; puis, au loin, c'est le rocher de Saint-Michel. Il est encore désert ; l'homme ne l'a pas choisi comme lieu de retraite et de prière ; nulle voix humaine ne se fait entendre dans l'étendue des grèves, seul le flux et le reflux dialoguent avec les planètes, dialogues sublime où les vagues et les étoiles répètent sans cesse la louange de Dieu.

Puis les siècles passèrent encore ; mais, ici, ce fut la main de l'homme qui changea le décor.

Toutes les côtes sont peuplées. Les villes, les villages s'étagent sur les collines ; la vie coule à flots sur la riche terre normande, et sur le roc géant s'élève la basilique.

Et la voilà aussi, tracée sur le dernier feuillet, couronnant le rocher de Saint-Michel, belle, imposante et défiant les siècles sur sa base de murs accumulés et de voûtes puissantes.

Jean la considérait sur le vélin ; puis, levant les yeux, il la revoyait dans l'immensité des grèves ; il la revoyait pesant de son poids énorme sur le roc et sur les assises de granit, piliers monstrueux, trapus comme des Hercules, qui, depuis neuf siècles, sur leurs épaules de pierre, jamais lassées, soutiennent la Merveille. Elle monte, elle monte gigantesque, portant au ciel la

prière de la France. Elle monte, elle monte, servant d'étoile et de phare aux pêcheurs perdus dans la plaine marine. Elle monte dans un paysage sublime comme l'infini. Là, l'horizon est sans limite. Rien que le ciel d'un bleu tendre, la grève d'un gris doux ; et, parfois, un aigle de mer qui, las de son vol, vient se poser sur une dentelle de pierre. Elle monte, toujours immuable, presque inaccessible ; et, depuis des siècles, elle voit à ses pieds disparaître et sombrer les générations. L'homme meurt, l'abbaye survit. Elle monte, elle monte la Merveille, la basilique de Saint-Michel, disant à tous : "Priez, espérez ; l'homme construit en granit, il construit et défie les siècles, et pourtant ses travaux ne sont qu'un grain de sable comparés à la puissance de Dieu : priez, espérez."

Mme de Bliville ferma le missel. Maintenant, tous deux sur le balcon, Jean et Berthe causaient. Que Jean se trouvait heureux devant ce beau paysage ! Leur admiration mutuelle les rapprochait en les attendrissant.

Le flot montait. La mer entourait le mont d'une large nappe miroitante où voguaient des barques, la voile blanche déployée. Le soleil d'automne se couchait, jetant partout les rouges reflets de son disque incendié. Sous les nuages de pourpre et comme incandescents, la mer prenait des nuances d'un bleu vif avec des reflets de métal en fusion. Et, sur ce fond de tableau byzantin, tout en or, se dressait la Merveille ; puis, soudain, tout s'éteignit. Seule, une faible ligne, à peine dorée, resta au ciel ; la basilique devint sombre ; sombres aussi les limpidités de l'eau salée. Plus rien des traces lumineuses de l'heure précédente, et la mer continua à battre son plein dans le silence du soir.

En ce moment la cloche sonna dans la tourelle du château. Aliette, animée par ses jeux sur la pelouse, apparut comme un ouragan.

"Pre-se-toi, sœur, presse-toi, père s'impatiente dans la salle à manger. Tu as donc oublié l'heure militaire ?"

Oui, tous deux l'avaient oubliée, Mme de Bliville prit le bras que Jean lui offrait. Aliette courait en avant. Tous trois pénétrèrent dans la salle lambrassée de chêne.

Le dîner fut charmant. La petite fille, bien joyeuse, comblait son ami Jean des plus gentilles prévenances. Dans sa simplicité elle lui offrait double part de dessert.